LES

TROIS ESPIÈGLES,

OU

LES ARTS ET LA FOLIE,

COMÉDIE

En trois actes, en prose, vers et couplets;

Représentée pour la première fois, au Théâtre Louvois, le 24 Thermidor, l'an 6 de la République française,

Par le Citoyen J.-H.-F. LAMARTELIÈRE.





Se vend à PARIS,

Chez FAGES, Éditeur de Pièces de Théâtre, au coin de la rue Xaintonge, N°. 25, boulevard du Temple.

AN VI DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LORVILLE, Poëte.	*C. Adnet.*
BALOZI, Peintre.	*C. Guibert.*
JULIANO, Musicien.	*C. Troy.*
LORVILLE, Oncle du Poëte, Militaire retiré presqu'aveugle.	*C. Ménonval.*
Mme St.-FAR, veuve d'un Banquier.	*Cne Lacaille jne.*
ROSALIE, nièce de Mme St-Far.	*Cne Rosette.*
FINOT, domestique des trois Artistes.	*C. Ribié.*
GRIPET, Tailleur.	*C. Tiercelin.*
MOUILLÉ, Marchand de vin.	*C. Maudrou.*
SALOPIN, Traiteur.	*C. Fournier.*
COLETTE, au service de Madame St.-Far.	*Cne Castigny.*

La Scène se passe à Paris.

LES
TROIS ESPIÈGLES,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Logement d'Artistes. D'un côté, le Musicien est à son forté-piano : on voit autour de lui des instrumens, tels que harpe, flûte, etc. Le Peintre est de l'autre côté, occupé à dessiner la draperie d'un mannequin : on y voit des Bustes et quelques Tableaux ébauchés, d'autres attachés au mur. Dans le fond est le Poëte, tenant un cahier à la main ; auprès de lui est une table chargée de livres, d'une bouteille de vin et de trois verres.

SCENE PREMIERE.

LORVILLE, JULIANO, BALOZI, *en vêtement du matin.* JULIANO *exécute un morceau de musique.* LORVILLE, *après avoir quitté son cahier et bu un verre de vin.*

LORVILLE.

BRAVO! mon ami, bravo! voilà de quoi flatter les oreilles ; moi je charme l'esprit, Balozi les yeux ; ainsi tout ce qui respire doit un tribut à nos talens. Essayons encore une fois ces couplets.

LORVILLE *chante, et* JULIANO *l'accompagne.*

Loin de nous la sotte manie
Qui de nos jours fait le tourment !
Le plaisir vient de la folie,
Le bonheur naît du sentiment.
Pourquoi du sort craindre la chance ?
Lorsqu'il nous traite sans pitié ;

N'avons-nous pas en récompense
Les arts, l'amour et l'amitié ?

Quand Mars fait gronder son tonnerre
Et porte au loin l'effroi, la mort ;
Tranquille auprès de sa bergère
Le berger soupire et s'endort.
Si le devoir l'appelle aux armes ;
Il aime et combat tour-à-tour :
Mais s'il repand jamais des larmes,
Il n'en répand que pour l'amour.

En vain le superbe égoïste
Se rit de mon humble réduit.
Tout sert au bonheur d'un Artiste,
Il est heureux puisqu'il jouit.
Jamais ni plainte ni murmure,
Le mal vient-il de toutes parts.
Que les bienfaits de la Nature
Savent dédommager les arts! (*)

BALOZI, *après avoir bu un verre de vin.*

A merveille ! . . . du courage, de la constance, et l'on parlera un jour de nous. . . . Une chose m'embarrasse ; notre terme est expiré, le Tailleur. . . . le Tapissier. . . . le Traiteur. . . . le Marchand de vin. . . . que faire ?

LORVILLE.

Les payer.

BALOZI.

Avec quoi ? voyons. (*il appelle Finot*).

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, FINOT.

BALOZI, *à Finot.*

Comment sont nos finances ?

(*) J'ai pensé qu'il était inutile de faire graver à part la Musique faite sur le petit nombre de couplets qui se trouvent dans cette Pièce. Je laisse donc ce soin aux Artistes des Départemens, ou la liberté de les retrancher, s'ils le jugent à propos.

FINOT.

A sec.

LORVILLE.

Et le crédit ?

FINOT.

Mort.

JULIANO.

Et nos créanciers ?

FINOT.

Mécontens.

BALOZI.

Et toi ?

FINOT.

Sans le sou.

BALOZI.

C'en est assez ; va-t'en. (*Finot sort*).

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, *moins* FINOT.

LORVILLE.

VOILA ce qu'on peut appeller un compte rendu.

JULIANO.

Ce faquin parle comme un ancien ministre des finances.

BALOZI.

Vous voyez ; cela devient embarrassant.

LORVILLE.

Bagatelle ! n'ai-je pas un oncle qui doit arriver aujourd'hui et payer tous nos créanciers ?

BALOZI.

Voilà plus de trois mois que nous les berçons de cette espérance.

LORVILLE.

Je réponds de tout ; puis tes tableaux sont finis ; mon recueil est sous presse ; son opéra se répète :

voilà des ressources à l'infini. Je ne parle pas de notre mariage; il est convenu que celui d'entre-nous qui épousera la belle veuve, ou sa charmante nièce, payera toutes nos dettes. Quelle perspective délicieuse !

BALOZI.

Y consentiront-elles ? Leur beauté, leur fortune...

LORVILLE.

Belles et riches ; c'est pour cela qu'il faut les épouser.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, FINOT.

FINOT *accourt.*

GRANDE nouvelle ! (*A Lorville*). Vous attendez votre oncle ?

LORVILLE.

Aujourd'hui même.

FINOT.

Une perruque ronde ?... la vue basse ?...

LORVILLE.

Si basse qu'il en est presqu'aveugle.

FINOT.

Un homme d'environ cinquante ans ?

LORVILLE.

Précisément.

FINOT.

C'est lui-même, il est là-bas, qui demande à vous voir.

LORVILLE *avec transport.*

Mon oncle !... mon oncle !... Ne vous l'ai-je pas dit ? O l'excellent homme !... Courons le recevoir.

JULIANO.

Voici nos dettes payées.

FINOT.

Je me recommande pour mes gages. (*il sort*).

JULIANO.

Que nous sommes heureux! Tout nous rit, tout succède à nos vœux.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LORVILLE.

LORVILLE.

SAUVEZ-VOUS... cachez-vous... c'est notre tailleur.

JULIANO.

Le tailleur ?

BALOZI.

M. Gripet ?

LORVILLE.

Il est sur mes talons... Le billet est échu.

BALOZI.

Quel diable d'homme ! que faire ?

JULIANO.

Nous sauver. (*Ils s'enfuyent ; Lorville n'ayant plus le tems, se cache derrière la table chargée de livres*).

SCENE VI.

FINOT, GRIPET.

FINOT, *avec beaucoup de civilités.*

Soyez le bien venu. M. Lorville ne tardera pas.

GRIPET.

Vous savez apparemment l'objet qui m'amène ?

FINOT.

Vous êtes si bon oncle, que ce ne peut être que l'intérêt de votre neveu.

GRIPET.

Comment ! Je n'ai point de neveu ; c'est un billet de quatre-cents francs, dont je viens réclamer le paiement.

FINOT *étonné.*

Un billet de quatre-cents francs ! (*Il réfléchit*). Je ne connois pas cela. Votre nom ?

GRIPET.

Boniface Gripet, marchand tailleur.

FINOT *rêvant,*

Boniface Gripet, mais... Cet homme-là est mort.

GRIPET.

Point du tout.

FINOT *rêvant.*

Prenez garde, ceci peut devenir sérieux ; j'en ai fait mention sur mes registres ; il faudroit vous inscrire en faux.

GRIPET.

Ce Boniface, c'est moi-même ; j'étais en effet bien malade... Mais...

FINOT.

Tout ce qui vous plaira, moi je vous prouverai, devant toute la Faculté, que vous êtes mort ou censé l'être.

GRIPET.

Chimère !

FINOT.

Permettez ; vous aviez d'abord une fièvre putride, puis une inflammation de poitrine, ensuite un point de côté, en outre un crachement de sang avec tous les symptômes d'une phthisie pulmonaire... Allons, vous devriez rougir de votre obstination ; Boniface Gripet est mort, si jamais il en fût, et c'est pure négligence s'il n'est enterré.

GRIPET.

Mais encore une fois...

FINOT.

Je n'ai plus qu'un mot à dire : avez-vous un certificat de vie ?

GRIPET.

GRIPET.

A quoi bon ?

FINOT.

Pour ma sûreté. Je suis homme de confiance, mes comptes doivent être en règle. Au reste, je consulterai de nouveau mes registres, et s'il est vrai que vous soyez en vie... Oh! vous avez à faire à d'honnêtes gens; puis son oncle est riche...

GRIPET.

Il y a long-tems qu'il devrait être arrivé.

FINOT.

Un vieillard, infirme, presqu'aveugle; cela est long comme une nuit sans sommeil; mais dès ce soir vous pouvez compter sur lui; s'il vous faut une caution, je m'offre ?

GRIPET.

C'est inutile, je reviendrai. Adieu. (*Il sort*).

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* GRIPET.

FINOT, *riant.*

OH ! oui fort inutile. Cela mérite bien un coup de vin. (*Il porte la bouteille à sa bouche.*

LORVILLE *sort de derrière la table, et lui arrête le bras.*

Arrête.

FINOT *effrayé.*

Miséricorde !

LORVILLE.

Ah! faquin!... Et le mémoire du marchand de vin?

FINOT.

J'ai tous vos créanciers sur les bras; vous n'avez pas de quoi les payer; et après l'argent, disoit mon père, la meilleure raison est un bon verre de vin. Oh! le vin! Je suis étonné que vous n'ayez pas encore traité ce sujet.

LORVILLE.

Il te plaît : eh bien ! pour la punition, tu feras, d'ici à demain, cinquante vers sur le vin.

FINOT.

Cinquante vers... moi, pauvre diable ! Il y a de quoi faire créver un cheval. Ayez de la conscience.

LORVILLE.

Allons, je réduis ce nombre à trente.

FINOT.

Un quarteron, c'est honnête... Et quels vers, s'il vous plaît ?

LORVILLE.

Alexandrins ; c'est-à-dire, de douze pieds.

FINOT.

Pourquoi pas d'une toise ! Le juif ! il en demande encore des plus longs. Si par hasard il s'en trouvoit qui eussent un ou deux pieds de trop, je vous préviens, au moins, que ce sera autant à rabattre sur les autres. (*il tire un crayon.*) Commençons. (*il réfléchit.*) En vérité je ferais d'excellent vers sans l'habitude que j'ai de faire de la mauvaise prose.

LORVILLE *se croyant seul prend un cahier et fait des gestes.*

Reprenons mon récit.

Les uns quittent leurs rangs, d'autres jettent leurs armes,
Il ne règne par-tout que désordre, qu'alarmes ;
Lors qu'un jeune étranger, son nom est Alcimon,
Les armes à la main.

FINOT *se glisse par derrière lui et l'écoute.*

Si je pouvois lui voler une comparaison.

LORVILLE *continue.*

Intrépide il s'avance,
Le regard enflammé du feu de la vengeance,
Il a vu le tyran, et poussant droit à lui :
C'est entre nous, dit-il, que le sort aujourd'hui
Doit choisir sa victime et terminer la guerre.
Il s'élance, à ces mots, sur ce fier adversaire,

Le tonnerre est moins prompt, son choc moins violent.
Le traître est ébranlé, son coursier frémissant,
Se cabre, écume, et tombe ésoufflé sur l'arêne,
Un mède, en ce moment, s'apprête à le frapper ;
Il le voit, se retourne....

(*En se retournant, il donne un soufflet à Finot qui l'écoutoit*).

FINOT.

Ouais! diable soit du geste.

LORVILLE.

Eh bien ! que dis-tu de ce récit ?

FINOT.

Que vous dirai-je ?... Ce jeune étranger... ce cheval qui se cabre, tout cela me plaît assez;.. Mais cet homme qui se retourne si mal-adroitement....

LORVILLE.

Tu ne vois pas que ce sont-là des vers tragiques ?

FINOT.

Tragiques tant que vous voudrez: on n'assomme pas ainsi un homme à coups de poings ; c'est-là un dénouement de guinguettes.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, JULIANO, BALOZI *accourant.*

JULIANO.

DE la gaîté, amis, dans trois minutes elles seront ici toutes deux.

LORVILLE.

Qui donc ?

BALOZI.

Madame St.-Far et sa charmante nièce. Vîte, allons nous vêtir plus décemment. J'entens un carrosse, les voici. C'est à toi, Finot, à disposer les esprits, songes que nous sommes tous trois amoureux à la folie.

(*ils sortent*).

FINOT.

J'entens, laissez moi faire; donnons-nous de l'importance. (*Il fait semblant de composer.*) C'est ici qu'il faudroit être poëte ou journaliste pour mentir effrontément, et pourtant avec grace.

SCENE IX.

FINOT, Madame ST.-FAR, ROSALIE.

Madame ST.-FAR.

COMMENT! c'est toi, Finot ? Depuis quand dans cette maison ?

FINOT.

Depuis trois mois, Madame, et je vous jure que je ne les ai pas trouvés longs.

Madame ST.-FAR.

Et que faisois-tu là ?

FINOT.

Je brochais quelques vers qu'on m'a demandés.

ROSALIE.

Quoi ! vous faites aussi des vers ?

FINOT.

Comme de la prose, la même chose ; mais je vais...

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, BALOZI.

BALOZI.

PARDON, Mesdames, je desirois sans doute, mais je n'osois espérer une pareille visite.

Madame ST.-FAR.

Vos tableaux vous ont arrêté un instant... Eh bien ! mon portrait ?..

BALOZI.

Encore un quart-d'heure, vous serez satisfaite : voulez-vous prendre place. (*Il approche un fauteuil*).

Madame ST.-FAR.

Un quart-d'heure sans bouger !.. Et vos amis ?..

BALOZI.

La crainte d'être indiscret.

Madame ST.-FAR.

Je serai charmé de les voir. (*Balozi va les chercher. A Rosalie.*) Vous, mettez-vous dans ce fauteuil à côté de moi.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, BALOZI, JULIANO, LORVILLE.

Madame ST.-FAR.

QUOI! Messieurs, vous vous tenez à l'écart, mon sèxe est bien à plaindre, s'il effarouche les beaux arts.

LORVILLE.

Ils ont besoin de tranquillité, et l'on n'est pas sûr de la conserver en présence de tout le monde.

Madame ST.-FAR.

Vos excuses sont galantes, mais je ne vous tiens pas quittes. M. Balozi exige un quart-d'heure de séance ; vos talens, j'espère, ne m'abandonneront pas à l'ennui... Et votre complaisance...

JULIANO.

Dites notre devoir ; le plus beau privilège d'un artiste, c'est de célébrer les graces. (*Madame St.-Far se pose sur une estrade, Balozi rectifie son attitude*).

BALOZI *à Madame St.-Far.*

La tête légèrement en arrière... ceci un peu plus dégagé... le regard tendre... le corps bien assis... Il

n'est point de beauté sans graces, et point de graces sans naturel.

LORVILLE *à Rosalie, en lui présentant les couplets.*

Voulez-vous, Mademoiselle, essayer cette arriette nouvelle, nous aurons le plaisir de vous accompagner ?

ROSALIE.

Vous le desirez. J'y consens.

(*Rosalie chante; Juliano l'accompagne du forté; Lorville de la voix ou du violon*).

EN VAIN le papillon volage
Se balance de fleur en fleur;
Si le plaisir est son partage
Il ne goûte point le bonheur.

AMANTS légers, cœurs infidèles,
Craignez le sort du papillon;
L'été s'enfuit, il perd les aîles,
Et meurt au bout de la saison.

TANDIS qu'au sein de leur ménage,
L'amour, à deux époux constants,
Fait, jusques dans l'hyver de l'âge,
Cueillir les roses du printems.

Madame ST.-FAR.

Messieurs les papillons, cela vous regarde.

BALOZI *se lève.*

Vous pouvez en faire; mais vous n'en aurez jamais à craindre. Voulez-vous y jetter un coup-d'œil ?

(*Il lui présente le portrait*).

Madame ST.-FAR.

Vous m'avez rendu bien jeune ?

BALOZI.

Ce n'est pas ma faute: je veux que mes portraits ressemblent.

LORVILLE.

Et les nymphes ne vieillissent pas.

Madame St.-Far.

Il n'est pas de même des veuves; mais j'oubliois une visite que je dois à deux pas; je repasserai dans un instant; aussi bien il me reste à vous gronder. Allons, point de façon, je suis artiste, conséquemment de la famille.

Juliano.

Vous faites honneur à vos parents. (*Madame St.-Far sort avec Rosalie et Lorville*).

SCENE XII.

BALOZI, FINOT.

Balozi.

Ah ! Finot ! comment te peindre ma joie, vas, le mariage fait, tu peux compter...

Finot.

Fi donc ! vous connaissez mon désintéressement; mais voici une pièce de vers d'un jeune homme qui a de brillantes dispositions pour la poésie. Je sais que vous aimez à encourager les arts, et je lui ai donné les deux pistoles qui me restoient.

Balozi.

Je ne me rappelle pas de ce jeune homme. Son nom ?

Finot.

Il m'a demandé le secret. Le bienfait, au reste, n'en sera que plus noble.

Balozi.

D'accord; mais cet argent appartient à tous trois; il peut d'ailleurs compter sur ma discrétion. Eh bien ?

Finot.

Souffrez.

Balozi.

Je le veux absolument.

FINOT.

Puisqu'il le faut absolument... Ce jeune homme...

BALOZI.

Ce sujet distingué...

FINOT *embarrassé.*

C'est moi.

BALOZI.

Toi! comment tu fais des vers ?

FINOT.

Je m'en pique ; éloignez-vous un peu, et je vais vous en lire un échantillon. J'ai choisi le vin pour mon sujet. (*Il crache*, *et d'une voix emphatique*). Je commence :

Le vin, à mon avis, et un confortatif,
Sans qui l'homme, ici bas, n'est qu'un être poussif;
C'est par lui qu'Alexandre a gagné cent batailles;
Qu'il mit à ses soldats du cœur dans les entrailles,
Et que d'un bon vin vieux, armant leur estomac,
Il battit les Persans, et les mit dans le sac.

(*Voyez-vous cette image... ce sac... ces Persans tout grouillans. Je continue :*)

Regardez le cheval ; un picotin d'avoine
Vous le rend frais, dispos, et gaillard comme un moine.
Impatient, il quitte alors le ratelier :
On le met au brancard, et ce fougueux coursier,
Tortillant de la queue, et soulevant la tête,
Comme un fétu de paille emporte la charette.
De même...

BALOZI *arrache le papier*, *et lui jette les morceaux déchirés par le nez.*

Bourreau! de quoi t'avises-tu ? Vîte, rends-moi ces deux pistoles.

FINOT.

Et la façon, Monsieur; la façon!

BALOZI.

Il suffit, je te les laisse; mais s'il t'arrive encore de rimer!...maintenant cours chez le Traiteur.

FINOT.

FINOT.

Voici son mémoire. Il ne veut plus rien fournir à crédit.

BALOZI.

A crédit ? On n'en a pas besoin. Le moindre de mes Tableaux.... Mais je ne vois plus mon Annibal.

FINOT.

Je l'ai porté chez le voisin.

BALOZI.

Chez le Marchand de vin ? serait-il connaisseur ?

FINOT.

Je vous en réponds. Si vous aviez vu l'accueil qu'il m'a fait. Voici, lui ai-je dit, un Annibal traversant les Alpes, peint par le célèbre Balozi.

BALOZI, *avec intérêt.*

Qu'en a-t-il dit ?

FINOT.

A peine l'eût-il regardé que, transporté d'admiration, il fit retentir la maison de ses cris, appela son garçon, et me fit donner sur-le-champ...

BALOZI, *vivement.*

Eh bien ?

FINOT.

Une bouteille de vin à quinze.

BALOZI *furieux.*

Une bouteille de vin ?

FINOT.

Et du frommage de Hollande.

BALOZI.

Un chef-d'œuvre pour un morceau de pain !

FINOT.

Non pas, j'avois mon morceau de pain en poche.

BALOZI.

Malheureux ! et tu dis que c'est un connoisseur !

FINOT.

C'est que j'en suis sûr. Je ne veux pas, a-t-il dit, qu'il y ait dans tout Paris une plus belle enseigne que la mienne.

BALOZI *hors de lui le prend au collet.*

Une enseigne ! misérable ! Rends-moi mon Annibal, ou je t'étrangle. Va, cours, prends tout ce que j'ai de plus précieux ; mais ne reparois devant moi que mon tableau à la main. (*Finot sort*).

SCENE XIII.

BALOZI *seul.*

UN ouvrage de mérite, le fruit de six mois de travail et de réflexions !.. entre les mains d'un cabaretier !.. Peut-être en ce moment, placé à côté d'un broc de vin qu'on lui préférera ! O abrutissement de l'espèce humaine ! Voilà donc désormais le prix des productions du génie. (*Il se met à son chevalet et travaille par pause*). Si du moins Madame St.-Far... mais que lui dirai-je ? Elle peut croire que c'est pour partager sa fortune... Ah ! cette bassesse ne peut entrer dans l'ame d'un artiste... La voici.

SCENE XIV.

BALOZI, Madame ST.-FAR.

Madame ST.-FAR.

QUOI ! tout seul ?

BALOZI.

L'est-on jamais quand on a le cœur occupé ?

Madame ST.-FAR.

De la passion ! peut-on savoir ?

BALOZI.

Pardon; vous êtes la personne du monde à qui je voulusse le moins en faire confidence; mais rassurez-vous, si cette solitude pouvoit être dangereuse, ce ne sera que pour moi.

Madame ST.-FAR.

Peut-être; mais laissons cela : et mon portrait...

BALOZI.

Vous voyez que je suis homme de parole. Le voici.

Madame ST.-FAR *finement.*

Il est frappant.

BALOZI, *avec chaleur.*

Cela se pourroit-il autrement; l'amour guide mon pinceau.

Madame ST.-FAR.

L'amour.

BALOZI.

Peut-on vous voir sans éprouver le plus doux sentiment. Pourquoi dissimuler plus long-temps ! Malheur à l'artiste dont le cœur reste froid et tranquille quand sa main dessine les contours de la beauté. Je ne le cache pas, ma pallette et mon pinceau, voilà toute ma fortune; mais le ciel m'a donné en revanche une imagination brûlante, une ame de feu. Il n'est rien de beau dans la nature qui ne soit l'objet de mon admiration; jugez si j'ai pu être indifférent à votre vue, insensible à ce regard où se peint, à-la-fois, le charme du sentiment, et le sourire de la volupté.

Madame ST.-FAR, *en souriant.*

La déclaration est formelle, j'aime à vous croire sincère; mais il faut avant tout... Dieux! quelqu'un vient!.. Une jeune veuve en tête à tête... Que va-t-on dire ? (*Elle cherche à se cacher*).

BALOZI.

Votre réputation suffit...

MADAME ST.-FAR.

L'on est si méchant, je ne voudrois pas pour beaucoup... Comment! point de cabinet... Où me cacher?

BALOZI.

Sous cette draperie. (*Madame St.-Far se couvre du vêtement du mannequin ; Balozi se tapis derrière son chevalet*).

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS *cachés*, FINOT, COLETTE.

FINOT.

OUI, c'est une affaire arrangée, et toutes réflexions faites, je t'épouse ; Madame St.-Far est généreuse, elle te fera une petite dôt ; puis il te revient un peu d'argent, moi, j'ai beaucoup d'amour ; c'est tout ce qu'il faut pour commencer un ménage.

COLETTE.

Nous somme jeunes : ne seroit-il pas bon d'attendre ?

FINOT.

Non, je suis pressé de tous côtés par des personnes à qui je dois... Des égards ; d'ailleurs, j'ai besoin d'un chez moi... d'une certaine aisance... Non, il faut absolument que j'épouse... Encore si tu me laissois prendre des à-compte...

COLETTE.

Oh ! que nenni, le marché n'auroit qu'à se rompre.

FINOT.

C'est que je me lasse d'être dans l'inaction.

COLETTE.

Moi aussi ; mais mon oncle dit que tu n'as pas d'état.

FINOT.

Pas d'état ! moi, un artiste ! Qu'est-ce donc que ces livres, ces tableaux... ces instrumens... ce chevalet ?

COLETTE.

Cela fait-il vivre ?

FINOT.

Il y a des millions cachés là-dedans ; il ne s'agit que de les trouver.

COLETTE *fixant le mannequin.*

Et ceci ?

FINOT.

C'est ce que nous autres savants, nous appellons un mannequin. J'y ai caché certaine bouteille que je me réservois de vuider avec toi. Nous somme seuls. (*Il approche, se baisse et reçoit un coup de pied qui le renverse*). Haï! C'est le diable. (*Il s'enfuit avec Colette*).

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS *cachés*, LORVILLE, ROSALIE.

ROSALIE.

Vous m'avez trompée, Monsieur, ma tante n'est pas ici.

LORVILLE.

Elle ne tardera pas sans doute; reposez-vous un instant.

ROSALIE.

Seule avec vous! Elle me gronderoit.

LORVILLE.

Elle est si bonne... Et j'ai tant de chose à vous dire!

ROSALIE.

Je ne puis les entendre qu'en sa présence.

LORVILLE.

Permettez...

ROSALIE.

Je ne puis m'arrêter plus long-temps. Souffrez... Si ma tante.

LORVILLE.

Elle me connoît assez pour être convaincue que je ne sortirai pas du respect que vous êtes sûr d'inspirer. Notre entretien est à peine commencé, et déjà.... (*Ici la tante paroît*).

ROSALIE *effrayée*.

Ciel! encore du monde...

LORVILLE.

Vîte, cachez-vous sous cette draperie. (*Il la lève et reste pétrifié en voyant Madame St.-Far.*

ROSALIE *étonnée*.

Ma tante!

LORVILLE *revenu de sa surprise*.

Madame, si cet entretien vous a découvert mes sentimens pour Mademoiselle, il vous a fait connoître aussi le respect que j'ai pour tout ce qui vous appartient.

ROSALIE *honteuse*.

Quoi! ma tante vous avez entendue?..

Madame ST.-FAR.

Oui, ma nièce, sans en perdre un mot.

ROSALIE *appercevant Balozi*.

Ah! M. Balozi!

BALOZI *se montrant*.

Un peu d'indulgence, Madame.

LORVILLE.

La partie, comme je vois, étoit quarré; l'amnistie..

BALOZI *reprend*.

Doit être générale.

Madame ST.-FAR.

Soit, j'ai plus d'une raison pour pardonner; mais cette matinée m'a fourni matière à quelques réflexions; et je serai bien aise de vous les soumettre en dînant ensemble. Allons; mon carosse nous attend. M. Juliano en sera.

BALOZI.

Notre joie seroit imparfaite, s'il ne la partageoit avec nous; le même sentiment nous anime, et nos cœurs sont liés comme les arts que nous cultivons.

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

FINOT *avec un paquet de hardes sous le bras, et tenant une perruque ronde.*

C'EST quelque chose de plaisant que la vie des artistes! Des nuées de créanciers, et jamais de soucis; et moi, aux gages d'un peintre, d'un musicien et d'un poëte! il y a de quoi affamer une armée. Eh bien! je suis content! Il faut que, sans y songer, je me sois jetté à corps perdu dans la philosophie. Commençons ma métamorphose. (*Il change de vêtemens*). Les voilà tous trois à dîner en ville, tandis que je rêve aux moyens d'appaiser leurs créanciers. Il n'en est qu'un seul, c'est de faire ici le personnage de ce cher oncle qui doit payer nos dettes, et que nous attendons tous avec une égale impatience. (*Il met la perruque ronde et un emplâtre sur l'œil*). Heureusement qu'il ne me connoissent pas assez pour me reconnoître sous ce déguisement... Voici à-peu-près l'heure. Précisément, j'entends du bruit... Allons, un peu d'effronterie. Le hasard fera le reste.

SCENE II.

FINOT, GRIPET.

GRIPET.

JE vous salue. M. Lorville est-il chez lui?

FINOT.

Qu'est-il à votre service ? Je suis son oncle.

GRIPET.

Je suis charmé de vous voir heureusement arrivé. Le sujet qui m'amène est de peu d'importance ; c'est un mémoire arrêté, de quatre-cents livres, pour vêtemens fournis à Monsieur votre neveu.

FINOT.

Fort bien ; mais j'ai à me plaindre de vous ; ce jeune homme est presque nud. Allez dès ce pas lui faire deux habits complets, et de bon goût ; faites-en autant à son domestique, car on juge du maître par le vallet ; entendez-vous ; je ne vous demande point de crédit ; ce jeune homme est fait pour paroître.

GRIPET.

Je suis à vos ordre ; vous êtes un excellent oncle...

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, MOUILLÉ.

FINOT *à Mouillé.*

Et vous, que demandez-vous ?

MOUILLÉ.

De l'argent, Monsieur, de l'argent ; voilà près de six mois que je fournis le vin ici, et Dieu sait si on s'en laisse manquer ! On me dit tous les jours qu'un certain oncle ; seriez-vous par hasard ce brave oncle qui doit me payer ?

FINOT.

A-peu-près.

MOUILLÉ.

En ce cas voici mon mémoire.

FINOT *prend et lit.*

Voyons : « Six cents bouteilles de vin ordinaire ; plus » deux-cents, vieux de Bourgogne, première qualité, » prix convenu ; plus, cent-cinquante de Champagne ». (*A part*).

(*A part*). Les malheureux! je n'en ai pas bû le quart. (*A Mouillé*). A cent sols, mon ami, c'est bien cher.

MOUILLÉ.

La qualité fait le prix. Tenez, j'ai justement sur moi deux échantillons que j'allois porter chez une pratique, c'est le même; goûtez-moi un peu ce vin là, et dites-m'en des nouvelles. (*Il sort deux petites bouteilles*).

FINOT *le goûte.*

Il est bon... Très-bon... Excellent. (*Il lui rend la bouteille vuide*). Et celui-ci ?

MOUILLÉ.

C'est tout ce qu'il y a de plus fin en Champagne.

FINOT *boit.*

Il faut avouer qu'en effet ce vin là... n'est pas mauvais.., (*Il lui rend la bouteille vuide*). Et vous dites ?

MOUILLÉ *voyant les deux bouteilles vuides.*

Mal peste ! je dis que votre neveu vous ressemble furieusement ; il avaleroit plutôt la bouteille que d'y laisser une goûte. Ça revenons à notre mémoire.

FINOT *en éludant.*

Ce vin rouge est de bien bonne qualité.

MOUILLÉ.

On n'en boît point de meilleur. Voulez-vous que j'y mette le reçu ?

FINOT.

Le Champagne sur-tout est délicieux.

MOUILLÉ.

Il m'en reste encore une centaine de bouteilles pour d'anciennes connoissances. Mettrai-je la quittance au bas?

FINOT.

Il vous en reste une centaine ? Je m'en réserve la moitié ; entendez-vous ? Le Champagne est mon vin favori.

MOUILLÉ.

Ce sera deux-cents-cinquante livres à ajouter aux quinze-cents livres.

FINOT.

Quinze cents livres! le coquin avaleroit une rivière.

MOUILLÉ.

S'il étoit seul encore, passe; mais il a pour valet un certain Finot, qui est bien le fripon le plus altéré qui soit en France.

FINOT.

Comment! ce jeune homme que l'on m'a dit si honnête, si prévenant...

MOUILLÉ.

Est un ivrogne, un mauvais sujet, un vrai gibier de bicêtre; il en conte, dit on, à ma nièce Colette; si je le trouve jamais... Ça, allons-nous repasser le compte?

FINOT.

Impossible; quand j'ai un verre de vin de Champagne en tête, mon arithmétique est au diable.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LORVILLE, BALOZI, JULIANO; *ils entrent tous trois par la porte du milieu, se tenant sous le bras, et chantant gaîment.*

MOUILLÉ *à Lorville.*

VOICI votre oncle.

LORVILLE.

Mon oncle! Ah! soyez le bien venu. (*Tous trois le reconnoissant, se mettent a rire*).

FINOT.

Insolent! est-ce ainsi que vous recevez votre oncle? Comment, sans moi, appaiseriez-vous vos créanciers? (*Ils se mettent à rire*).

GRIPET.

Fi, Messieurs! cela n'est ni beau ni honnête.

FINOT.

Vous ne méritez pas un oncle de ma sorte, un oncle qui vient payer vos dettes. (*Ils se mettent a rire et a chanter*). Est-ce pour écouter vos chansons que je suis venu à Paris ?

GRIPET.

En vérité, Messieurs...

MOUILLÉ, *à Finot.*

Vous voyez qu'il sont pris de vin.

FINOT.

Traiter ainsi un oncle qui consent à sacrifier sa fortune ! mais j'y renonce, et retire ma parole.

GRIPET.

Ah ! par égard pour nous.

MOUILLÉ.

Nous avons fourni de bonnes marchandises. (*Ils se mettent a rire*).

GRIPET.

Allez, Messieurs, allez, vous avez besoin de repos.

MOUILLÉ.

Et n'êtes pas en état d'apprécier les bontés de votre oncle. (*Ils continuent de lui rire au nez et sortent ensemble*).

FINOT.

Voyez cette insolence ; allez vous êtes tous trois de mauvais sujets, et sans ces braves gens qui s'intéressent à vous, je vous ferois voir à qui vous insultez. (*Ils sortent*). Eh bien ! vous voyez ce qu'on gagne à faire le bien ! Encore un créancier !.. Approchez.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LORVILLE oncle, *aveugle.*

L'ONCLE *à son domestique qui l'a conduit.*

ATTENDEZ-MOI dans l'antichambre... Messieurs, n'est-ce pas ici l'appartement de M. Lorville ?

FINOT.

Oui, Monsieur; mais il n'est pas en état de vous entendre.

L'ONCLE.

Il le pourra quand il saura que c'est son oncle.

FINOT *à part.*

Son oncle ! Peste ! me voici dans l'embarras.

GRIPET.

Comment ! son oncle !

L'ONCLE.

Eh bien ! oui, son oncle, arrivé à l'instant à Paris, pourquoi toutes ces questions ?

MOUILLÉ.

Il en a donc deux; car voici Monsieur qui est aussi son oncle.

FINOT, *à part.*

Il est temps de déguerpir.

L'ONCLE.

Monsieur peut être ce qu'il voudra; mais Lorville n'a qu'un oncle, et malheureusement cet oncle, c'est moi.

FINOT.

Oseriez-vous soutenir ce que vous avancez ?

L'ONCLE *en colère.*

Si je le soutiendrai!... à votte barbe, et je vous crois un fourbe.

FINOT.

Un fourbe ! celui-ci est plaisant. (*Aux créanciers*). Vous savez le sacrifice que je voulois faire.

GRIPET.

En effet, Monsieur alloit nous payer.

FINOT, *d'un air de dépit.*

J'en suis fâché pour vous; mais je ne suis pas son oncle, et partant je garde mon argent.

MOUILLÉ *à l'Oncle.*

C'est donc vous qui acquitterez mon mémoire ?

GRIPET.

Et le mien aussi ?

FINOT.

Sans doute ; puisque Monsieur prétend être son oncle, qu'il vous paye ; moi je n'ai plus rien à dire. (*Il veut s'en aller*).

GRIPET *le retenant.*

Attendez un moment.

MOUILLÉ.

Nous allons éclaircir...

FINOT.

Tout est éclairci ; votre argent étoit prêt ; mais je ne suis pas son oncle, ainsi je me retire.

MOUILLÉ *l'engageant a rester.*

Il y auroit peut-être moyen de vous accorder ?...

FINOT.

Impossible ; Monsieur me conteste le titre d'oncle, c'est donc à lui à vous satisfaire. (*A Mouillé*). Apportez toujours les cent bouteilles de Champagne. (*Il sort*).

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* FINOT.

GRIPET.

C'EST donc vous qui êtes l'oncle de M. Lorville ?

L'ONCLE *avec humeur.*

Faut-il vous le répéter cent fois ?

MOUILLÉ.

Vous vous chargez donc aussi de nous payer ?

L'ONCLE *avec humeur.*

Vous payer ! Je ne vous dois rien.

MOUILLÉ.

Pour votre neveu ; j'entends.

L' ONCLE.

Est-ce à moi à payer ses sottises ? Mais dites-moi à quoi se montent vos mémoires.

GRIPET.

A deux-cents-cinquante pistoles environ.

L' ONCLE *furieux.*

A deux-cents-cinquante pistoles ! Avez-vous perdu la tête, ou me croyez-vous arrivé ici avec des tonnes d'or ? Deux-cents-cinquante pistoles ; vous vous moquez.

MOUILLÉ *va à lui.*

Ecoutez. Vous m'avez l'air d'un fripon plutôt que d'un oncle.

GRIPET.

Je le crois aussi ; l'autre étoit honnête.

L' ONCLE.

Qu'appelez-vous, insolent ?

MOUILLÉ.

Insolent vous-même : nous avons livré de bonnes marchandises.

L' ONCLE *furieux.*

Mille bombes! que n'ai-je mon sabre!... Retirez-vous sur-le-champ, ou je vous fais sortir de force.

MOUILLÉ.

De force! de force! Ah! nous verrons.

GRIPET.

Tout-à-l'heure, vous entendrez de nos nouvelles.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, FINOT, *vêtu comme au premier acte.*

FINOT.

QU'EST-CE donc, Messieurs ? Pourquoi ces cris ?

GRIPET.

Si c'est-là l'oncle qui doit nous payer, ton maître ne risque rien.

FINOT.

Monsieur est un galant homme qui ne laissera pas compromettre l'honneur de son neveu.

L'ONCLE.

Je ferai ce qu'il faudra, mais que ces gens-là se retirent, je ne veux point avoir à faire à eux.

MOUILLÉ.

Que nous importe, pourvu qu'on nous paye.

GRIPET.

A tantôt, Monsieur, à tantôt. (*Ils sortent*).

SCENE VIII.

L'ONCLE, FINOT.

L'ONCLE.

Ou donc est mon neveu ?

FINOT.

Il doit être arrivé ; et je vais....

L'ONCLE.

Dis-moi avant, quel est son état ? Que fait-il pour vivre ?

FINOT.

Ce qu'il fait ? des vers... mais des vers... Ce sont là des vers. Tenez, pas plus tard qu'hier, il en a fait un demi-cent...

L'ONCLE.

Cela rapporte-t-il ?

FINOT.

Assurément.

L'ONCLE.

Il a pourtant des dettes ?

FINOT.

Peu de chose; huit à neuf mille livres le tireroient d'embarras.

L'ONCLE *effrayé.*

Huit à neuf mille livres !

FINOT.

Prenez garde que c'est un jeune poëte qui ne fait que de s'établir... Puis il en est de ces vers là comme des vers à soie : il y a bonne et mauvaise année; celle-ci a été affreuse ; on n'a vécu que de prose... Puis le chapitre des crédits.

L'ONCLE.

Mais huit à neuf mille livres, à quoi les a-t-il employés?

FINOT.

A quoi! Vous avez donc la vue absolument ruinée ?

L'ONCLE.

A-peu-près. Mais pourquoi cette demande ?

FINOT.

C'est que votre surprise cesseroit si vous voyez ces tableaux, la richesse de ces meubles, la magnificence de sa garderobe. Quel dommage que vous ayez perdu la vue! Vous verriez des choses... Oh ! c'est une mine d'or que l'état d'un poëte !

L'ONCLE.

Au lieu de tout cela, n'eût-il pas mieux valu payer ses dettes ?

FINOT.

Payer ses dettes ! Ah, Monsieur, autant vaudroit ne plus faire de vers. Mais je cours le chercher. (*Il sort*).

SCENE IX.

L'ONCLE *seul.*

HUIT à neuf mille livres de dette ; il faut avoir le diable au corps, pour faire des vers à ce prix là !

SCENE X.

SCENE X.

L'ONCLE, LORVILLE, FINOT.

LORVILLE *court à lui.*

Ah! mon cher oncle! permettez. (*Il veut l'embrasser*).

L'ONCLE *l'arrêtant.*

Doucement! doucement! Ta conduite...

LORVILLE.

Avec quel impatience!... Souffrez...

L'ONCLE.

Trêve de complimens... je suis courroucé...

LORVILLE.

Et vos yeux! comment vont-ils?

L'ONCLE.

Fort mal. La vie que tu mènes...

LORVILLE.

Et vos oreilles? Il me semble que vous entendez à merveille...

L'ONCLE *avec humeur, et brusquement.*

Mieux que je ne voudrois quand on me raconte tes frédaines. Que fais-tu? A quoi t'occupes-tu? A faire des vers et des dettes... Quelle ressource cette manie te procurera-t-elle? Aucune; tandis qu'il n'est point d'état, point d'emploi auxquels une éducation soignée ne t'eût donné le droit de prétendre.

LORVILLE *qui tournoit souvent la tête, dit a Finot, a l'oreille.*

Il va me faire un sermon, et Rosalie m'attend; prends ma place pour un moment. (*Finot prend la place de Lorville en s'asséyant en face de l'oncle, et Lorville en sortant, a son oncle*). Je conviens, mon cher oncle, de la justesse de vos observations. (*Il sort sur la pointe du pied*).

L'ONCLE *continue, croyant parler a son neveu.*

N'as-tu pas de honte de perdre ainsi les plus belles années de ta vie ? (*Pendant qu'il prend du tabac, Finot va prendre la bouteille cachée sous le mannequin, et boit un coup a sa santé, puis la pose sur la chaise de manière que l'oncle parle a cette bouteille, tandis que Finot s'endort sur une chaise a côté*). Si tu prétends instruire le public, lui faire aimer la vertu, ce n'est point par des phrases, mais en prêchant l'exemple, que tu y parviendras. Tu fais de beaux vers, dit-on ; mais ce ne sont pas de beaux vers, c'est de belles actions que ta patrie a droit d'exiger de toi : à ton âge, j'avois déjà assisté à cinq batailles, à huit sièges, et reçu trois blessures. Si je n'eusse combattu sous le règne des tyrans, tu serois peut-être aujourd'hui le neveu d'un général.

FINOT *à moitié endormi et baillant.*

Ah ! mon cher oncle. . .

L'ONCLE.

Oui, je le suis ; mais ce n'est pas pour pâtir de tes sottises. Comment ! huit à neuf mille livres de dettes ! en trois ans.... en pleine paix ! Je n'en ai pas dépensé autant en dix-sept campagnes à la barbe de l'ennemi. Mais examinons. A quoi te servira le talent d'ajuster des mots, de lier des phrases ? A passer une jeunesse oisive entre la crainte des sifflets et quelques battemens de mains. Enorgueillis par fois d'un succès éphémère, mais souvent et presque toujours persécuté par un besoin réel. De traîner ainsi à travers le dépit, la honte et les critiques jusqu'à la fin de ta carrière, pour la terminer dans un grenier, entre quatre murs, sans amis, sans parens, méconnu de tout le monde, et regretté de personne ! Qu'as-tu à répondre à ce raisonnement ? Et morbleu ! ne vaudroit-il pas mieux qu'un boulet de canon... (*Lorville a cet instant est entré, et ayant vu Finot endormi a côté de la bouteille, ne peut s'empêcher de faire un éclat de rire*).

L'ONCLE *en colère, donne un soufflet a Finot.*

Insolent ! voilà pour t'apprendre à rire. Saches qu'on ne me manque pas impunément.

FINOT *encore tout endormi.*

Je vous ai manqué, moi ? c'est donc en rêvant.

LORVILLE, *a Finot.*

Tais-toi, maraud! Il te convient bien de rire quand mon oncle prend la peine de me donner des conseils.

L'ONCLE.

Quoi! ce n'étoit pas toi ?....

LORVILLE.

Je connois trop la pureté de vos intentions, et mon respect....

L'ONCLE.

Allons... je me suis emporté... cette maudite vivacité.

LORVILLE.

Ah! mon oncle, vous auriez redoublé, que je n'en auroit pas murmuré.

FINOT, *a part.*

Je le crois sans peine.

LORVILLE.

Je sais que mon intérêt seul....

L'ONCLE.

Tu me rends justice.... Mais revenons. Tes dettes sont considérables, et j'ai d'autres parens à secourir. Je pourrais cependant me résoudre à les payer....

LORVILLE.

Ah ! que de graces...

L'ONCLE.

Un moment. Ce ne seroit qu'à deux conditions: de ne plus faire de vers, et de te marier. J'ai trouvé ton fait : une fille bien née, accoutumée au travail, de bonnes mœurs, d'un excellent caractère: elle est d'un âge mûr; et si la rougeole n'avoit pas un peu maltraité sa figure, ce seroit, dit-on, une des plus belles personnes de Paris.

LORVILLE, *tristement.*

Dun âge mûr, la figure maltraitée....

L'ONCLE.

Il est vrai qu'elle a une tache à l'œil gauche.

LORVILLE.

C'est-à-dire qu'elle est borgne.

L'ONCLE

Non que je m'en sois apperçu. Au reste, c'est précisément pour te dédommager de cet œil là que j'ajoute dix mille francs à sa dot; c'est, je crois, le payer généreusement; les deux miens ne m'en ont pas rapporté autant. Je te laisse le temps d'y réfléchir, et vais me faire conduire chez sa mère, que je n'ai vu depuis vingt ans; songe que le parti est avantageux; que mes offres sont acceptées, et que d'après notre correspondance, il ne reste plus qu'à conclure et signer. Encore une fois, si ce mariage ne se fait pas, je ne débourse pas une obole pour toi. (*il appelle*). Bastien, allons.

LORVILLE.

Permettez-moi de vous y conduire moi-même. (*A Finot en s'en allant*). Ah! Finot que vais-je devenir!

(*Ils sortent*).

SCENE X.

FINOT *seul.*

VOILA un homme qui aime furieusement les gens qui n'y voient goutte. Donner à son neveu une femme borgne parce qu'il est aveugle lui-même. Tant mieux! Il n'y a rien à faire avec les gens qui y voient trop clair. Ah! voici Colette.

SCENE XI.

FINOT, COLETTE.

COLETTE.

LAISSE-MOI donc, tu vois bien que je cherche ton maître; il n'y est pas, ainsi je m'en fuis.

FINOT *l'arrête.*

Un moment, ma poulette, et notre mariage! Ton oncle y consent-il ?

COLETTE.

Il ne veut pas entendre parler de toi absolument.

FINOT.

C'est un bourru, un sot; refuser un artiste, un homme comme moi; mais pourquoi tant de cérémonies? Marions-nous incognito, là... sans le secours de personne; le reste sera facile.

COLETTE.

Attendons plutôt; il pourra se calmer : mais dis-moi donc pourquoi cette inimitié ?

FINOT.

Eh! comment s'accorder avec un homme qui mouille son vin!

COLETTE.

Peut-être en payant ce que tu lui dois....

FINOT.

Ce que je lui dois! une cinquantaine de bouteilles que j'ai bues par complaisance, et simplement pour achalander sa cave... Et le temps que j'ai perdu!

COLETTE.

Il faudroit pourtant vous raccommoder ensemble; puis il a dans ce moment du vin excellent.

FINOT.

Là, vraiment? à la bonne heure! Je verrai. Tiens, on lui dois près de deux-cents pistoles; je n'ai qu'à dire un mot, et il est payé. Mais point de consentement, point d'argent, tu peux l'en avertir. Quant à son vin... Qu'entens-je? C'est la voix de mes maîtres... Allons mets-toi là, là, là. (*il la pose sous la draperie du mannequin, et la couvre*).

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, LORVILLE, JULIANO, BALOZI.

LORVILLE.

C'EN est fait, mes amis, il faut perdre Rosalie, ou me voir déshérité. Que faire ?

JULIANO.

Gagner du temps, promettre et différer. Ton oncle ne veut rester que deux jours à Paris, une fois éloigné, les choses s'arrangeront d'elles-mêmes.

LORVILLE.

Et nos créanciers ? ils savent tous qu'il est arrivé, et ne tarderons pas à nous assaillir.

BALOZI.

Mon mariage est en bon train... S'il étoit fait! mais une veuve est plus difficile...

FINOT.

Sans doute, cela a vu le feu.

LORVILLE *à Finot.*

Et toi ? Tu ne trouves aucun expédient! Que dire ?

FINOT *réfléchit.*

Dites-leur... Me trompé-je ?.. Non ma foi, les voici; un... deux... trois...

LORVILLE *à Finot.*

Dis-leur que nous sommes sortis.

JULIANO.

Ce mensonge est inutile ; ils nous ont vu rentrer.

LORVILLE.

Que faire donc ? Quel parti prendre ?

FINOT.

Attendez... Restez-là... je vais leur dire qu'on ne peut vous aborder, que vous êtes dans la chaleur de la

composition... Dans un délire poétique... Dans un moment d'enthousiasme...

L o r v i l l e.

Mais s'ils insistent ?

F i n o t.

S'ils insistent... vous les régalerez d'une scène tragique, d'un flux de vers bien ronflants ; ce début les étourdira. Je les entends ; allons, des gestes... des menaces... de la fureur... de la vengeance... Les voici. (*Il court à la porte*).

L o r v i l l e.

Voyons ; il faut essayer.

F i n o t, *aux créanciers qui sont en dehors.*

Vous ne pouvez entrer, Messieurs, on est en affaire.

M o u i l l é, *en dehors.*

La première affaire, c'est de payer ses dettes.

F i n o t.

C'est impossible en ce moment : le dieu du Parnasse,

G r i p e t *l'interrompant.*

C'est trop nous arrêter ; il faut que cela finisse.

(*Ils forcent la porte et entrent malgré Finot*).

(*Lorville, Juliano et Balozi prennent leur attitude tragique*).

SCENE XIII.

Les Précédens, MOUILLÉ, GRIPET, SALOPIN.

M o u i l l é *à Lorville.*

Monsieur, nous venons....

L o r v i l l e *l'interrompant, d'un ton tragique.*

Arrêtez. Vos discours aggravent mon offense,
Et je ne dois songer qu'à remplir ma vengeance.
C'est du sang qu'il me faut. Allons, c'est trop gémir,
De la perte d'un cœur qu'on cherche à me ravir :
Il est tems de frapper, d'immoler à ma rage,
L'audacieux mortel qui me fait cet outrage.

Qu'ils tremblent! (*A Juliano*). Mais vous-même, expliquez-vous, parlez.
Quels sont ces étrangers en ces lieux rassemblés ?

GRIPET.

C'est Boniface Gripet, votre tailleur.

SALOPIN.

Salopin, votre traiteur.

MOUILLÉ.

Mouillé, votre marchand de vin.

LORVILLE, *à Juliano*.

Quels sont-ils ?

JULIANO.

Ils sont nés aux champs de Babylonne.

MOUILLÉ, *vivement*.

Cela n'est pas vrai, je suis de la Courtille.

SALOPIN.

Et moi, de la Villette.

GRIPET.

Et moi, de Vaugirard.

LORVILLE, *a Juliano*.

Et moi, je les soupçonne.
Comment dans ce palais se sont-ils introduits ?
De quel droit ? répondez. Sont-ils mes ennemis ?

MOUILLÉ.

Nous sommes vos créanciers.

LORVILLE.

Eh quoi ! c'est parmi vous, peut être,
Au sein de ce palais que se cache le traître,
Dont la perfide audace, au milieu de ma cour,
Cherchoit à m'enlever l'objet de mon amour.
Mais quel est cet écrit qu'on prétend me soustraire ?

GRIPET, *son mémoire a la main*.

C'est votre mémoire.

LORVILLE *le prend et lit, puis avec violence*.

Il faut découvrir ce mystère.
Lisons. (*Il lit*). « Le scélérat qui trahit mes amours
» Respire à vos côtés, il en veut à vos jours.

» Si

» Si vous aimez encor la princesse et la vie,
» Punissez le coupable ». (*Avec violence*). O crime! ô perfidie!
(*Il déchire le mémoire*).
Oui, je veux les punir, ils périront tous deux.
(*A Finot*). Qu'on m'amène à l'instant la princesse en ces lieux.
(*Finot s'éloigne*).
Je veux lui dire enfin qu'après ce coup funeste,
Autant que je l'aimois, autant je la déteste.
Attenter à mes jours! L'ingrate.

FINOT *revient d'un pas grave, et montrant le mannequin.*
La voilà sous vos yeux. Ordonnez.

LORVILLE.
(*Au mannequin*). C'est assez.
Après tous les bienfaits que sur vous j'ai versés;
Après l'indigne amour qui captivoit mon ame,
Je ne m'attendois point à voir trahir ma flamme:
Mais puisqu'à cet excès votre cœur s'est porté,
Craignez tout des transports d'un amant irrité.
Mon rival n'est pas loin. Je prétends le connoître.
Ingrate! Cet aveu peut vous sauver, peut-être;
Mais sur ce point sur-tout je veux être éclairci.
Votre vie en dépend. Répondez.

JULIANO *se montrant.*
Le voici.

LORVILLE.
Toi, perfide! Qu'entends-je?

JULIANO.
Oui, barbare; oui, moi-même.
Oui, je suis ton rival, et c'est moi seul qu'elle aime.

LORVILLE, *avec violence.*
De ton amour bientôt je saurai te punir.

JULIANO.
Voilà mon cœur, cruel! Frappe, apprends à mourir.
Oui, je te poignardois, et voici mes complices.

MOUILLÉ.
Il en a menti.

SALOPIN.
Diable m'emporte, si j'y comprends rien.

GRIPET.
Ni moi non plus.

(*avec étonnement, et presque ensemble.*)

LORVILLE.

Il suffit : qu'on les traîne aux plus affreux supplices,
Je l'ordonne.

BALOZI *s'élance au milieu.*

Arrêtez. La princesse est ma sœur.

LORVILLE *étonné.*

Votre sœur? La princesse!

BALOZI.

Elle-même, seigneur.
Il n'est plus tems de feindre.

LORVILLE.

Expliquez ce mystère.

BALOZI *montrant d'abord le mannequin, puis Juliano.*

Voilà ma sœur, vous dis-je, et voilà mon beau-frère.

LORVILLE.

Lui? Ciel!

BALOZI.

Tout deux ont vu le jour dans Bagnolet:
Son nom est Jeanne-Claude, et le sien Gringalet.
Notre père autrefois illustre à la guingnette,
Sous un vaste hangard vendoit de la piquette;
Tandis qu'au Point-du-jour notre mère éperdue,
Crioit par-tout Paris : de la vieille morue.
Non loin de-là, l'auteur des jours de ce héros,
Sous une échoppe en bois débitoit des gâteaux.
Lui-même poursuivant son illustre carrière,
De Maçon qu'il étoit, devint Tailleur-de-pierre.
Voilà son rang, son nom, et le sang dont il sort.

JULIANO, *vivement.*

Qu'importe à ce tyran sans honte et sans remord.
La gloire de mon nom, mes exploits, ma vaillance!
Je connois son orgueil et brave sa puissance.

LORVILLE *furieux:*

Oses-tu? Téméraire!...

JULIANO *vivement.*

Elle a reçu ma foi:
Puisque je suis aimé, la princesse est à moi.
Apprends que le premier, au gré de sa famille,
Je la menai le soir danser à la Courtille.

C'est-là, je m'en souviens, c'étoit un mardi-gras,
Au fond d'un cabinet, près d'un sallon par bas;
Qu'au milieu des débris de tables renversées,
D'os à demi-rongés, de bouteilles cassées,
Parmi des cris de joie, au bruit du violon,
Elle approuva mes vœux, mes soins, ma passion.
Là, prenant à témoin de son ardeur constante,
D'une perdrix aux choux la carcasse fumante;
Vingt fois elle me dit, l'œil attaché sur moi:
Oui, mon cher Gringalet, oui, mon cœur est à toi.
Maintenant contre moi que ta fureur éclate,
Je m'en moque, cruel! comme de ma savatte.

LORVILLE *furieux.*

Ta savatte, insolent!

(*Il fait un mouvement, et se saisit d'un couteau sur la table*).

GRIPET, *à Mouillé.*

Il va faire un mauvais coup.

LORVILLE, *vivement.*

Vengeons-nous.

BALOZI.

Inhumain!

JULIANO.

Dieux! pourquoi ce poignard?

LORVILLE.

Pour lui percer le sein.
Allons.... (*Il s'élance vers le mannequin*).

MOUILLÉ et SALOPIN.

Arrêtez.

GRIPET.

A la garde!... à la garde!...

LORVILLE.

Meurs. (*Au moment où il veut frapper*, Colette *fait un cri et se découvre. Lorville reste étonné a sa vue, et laisse tomber son poignard*).

SALOPIN *étonné, en voyant Colette.*

Ma filleule!

MOUILLÉ.

Ma nièce! Ah! la coquine! (*Il reste stupéfait*).

SCENE XIV.

MOUILLÉ, GRIPET, SALOPIN, FINOT, COLETTE.

MOUILLÉ *prenant Finot.*

C'EST donc toi, maître faquin, qui débauche ma nièce ?

COLETTE.

Laissez-le faire, mon oncle, il vous fera payer.

MOUILLÉ.

Que je le laisse faire! Impudente! Si je m'en croyois....

FINOT.

Ne vous ai-je pas dit qu'on ne pouvoit les aborder en ce moment ?

SALOPIN.

Et nos mémoires, quand nous les payera-t-on ?

FINOT.

C'est bien le temps de parler de mémoire, quand le sang va couler, quand le fer et le feu, le carnage et la mort, se donnent la main pour nous inonder de toutes parts... Laissez-moi les suivre, ou je vous rends responsables de tous les malheurs qui vont arriver. (*Il cherche a s'enfuir*).

MOUILLÉ *le retenant toujours.*

Réponds auparavant; quels sont tes projets sur ma nièce ?

FINOT *se débattant.*

Entendez ces coups d'épées, de pistolets... Ils se tuent; ils sont morts.

MOUILLÉ *le lâche.*

Va; mais si je t'y retrouve jamais... Garre les épaules.

FINOT *reculant quelques pas, et d'un ton tragique.*

Arrêtez, et sachez respecter un poëte;
Je ne m'en défends pas: oui, j'adore Colette,

Et plutôt que de voir qu'on m'enlève sa main,
Je me ferai hacher. . . à coups de brocs de vin. *(Il sort).*

SALOPIN.

Que diable est-ce ceci ? Est-ce rage, est-ce folie ?

GRIPET.

J'en suis encore tout ébahi.

MOUILLÉ.

Je n'en sais rien, ma foi rien ; mais quoi qu'il en soit... *(A Colette)* Vous, Mademoiselle, retournez chez vous ; et nous, mes amis, allons assûrer nos créances, en remettant nos pièces entre les mains d'un officier de justice.

Fin du second acte.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

LORVILLE, BALOZI, FINOT.

BALOZI, *à Lorville en entrant.*

Eh ! mon ami ! du courage, tout n'est pas perdu ; ton oncle t'aime, il entendra raison.

LORVILLE.

Tu ne sais donc pas qu'il veut me marier dès ce soir ? Tandis que Juliano lui tient compagnie. Va, mon ami, cours instruire Madame St.-Far du malheur dont je suis menacé ; elle connoît mon amour pour Rosalie ; elle est bonne, généreuse, elle aura pitié de mon sort. *(Balozi sort. A Finot).* Eh bien ! Finot, n'est-il pas moyen de traverser ce maudit mariage ? Quoi ! tu ne trouves rien ?

FINOT.

J'ai bien quelques idées. Récapitulons un peu. Vous n'avez pas vu Madame Brelingot, ni sa fille, votre prétendue ?

LORVILLE.

Elles étoient parties quand nous y passâmes; mais il leur fit dire qu'il les attendoit ce soir pour terminer.

FINOT.

Et le domestique qui le conduit ?

LORVILLE.

Est à l'auberge, d'où il ne bouge pas.

FINOT.

A merveille; je vous tirerai de-là. Voici mon plan: J'enivre son domestique; je gagne votre portier; je vous trouve une Brelinguette, et moi je serai Madame Brelingot.

LORVILLE.

Et mon oncle...

FINOT.

Est-ce votre faute, s'il est aveugle ? Puis une fois vos dettes payées, et Rosalie à vous, nous appaiserons le brave homme, et enverrons paître la famille des Brelingot.

LORVILLE.

Mais s'il s'appercevoit ?..

FINOT.

Point de mais, point de si, ou j'abandonne tout. Paix, le voici à faire le récit de quelques batailles.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, L'ONCLE *conduit par Juliano.*

(*L'oncle s'assied; Juliano, pendant le récit de l'oncle, va parler à Lorville et à Finot, puis revient auprès de l'oncle qui parle toujours comme s'il étoit devant lui*).

L'ONCLE *continuant sa conversation.*

J'ÉTOIS alors, comme j'ai dit, officier de cavalerie; une nuit l'on m'envoie à la découverte; je prends dix hommes, et m'avance, à leur tête, à travers un petit

taillis, jusqu'aux avant-postes de l'armée ennemie. Tout-à-coup un gros de hussards nous enveloppe: « Rends-toi, » me crie l'officier, en sautant à la bride, rends-toi, ou » tu es mort ». Ni l'un ni l'autre, lui répliquai-je en le renversant d'un coup de pistolet. Cet essai nous enhardit : l'action commence, je suis blessé à la tempe ; mais mes dix hommes se battent comme vingt mille diables : l'ennemi plus de trois fois supérieur en nombre, est mis en fuite, et je reviens au camp avec tout mon monde, cinq prisonniers, onze chevaux, et un œil de moins. (*Ici Finot sort, Juliano retourne auprès de l'oncle*).

JULIANO.

Ce trait de bravoure a dû vous mériter une récompense ?

L'ONCLE.

Il n'y avoit alors que des faveurs à obtenir, et l'honnête homme n'en sollicite pas. Cette action me coûta mon œil droit ; je perdis l'autre à écrire des mémoires au ministre. Çà, revenons à mon neveu. Vous êtes liés avec lui ?

JULIANO.

J'en fais gloire; c'est un homme de mérite, et qui ira loin. (*Juliano et Lorville se font des signes*).

L'ONCLE.

L'éloge que vous m'en faites, m'attache encore plus à ses intérêts ; aussi je lui donne une femme, pas belle à la vérité, mais riche, et j'ajoute dix mille livres à sa dot : c'est la fille d'un marchand épicier en gros, qui a fait de l'or de son poivre, et qu'on nommoit jadis Brelingot le riche.

JULIANO *soufflé par Lorville.*

Brelingot ! épicier en gros.... faisant le coin de la rue St.-Jacques ?

L'ONCLE.

Précisément ; vous connoissez donc la famille ?

JULIANO.

Je suis chargé de la part de ses créanciers. . .

L' ONCLE *avec intérêt.*

De ses créanciers ! Comment cela ?

JULIANO.

De la négligence... Du malheur... Un peu de dérangement dans les affaires, et sur-tout dans la tête de la veuve; on parle même de la faire enfermer.

L' ONCLE.

Diable ! je ne savois pas un mot de tout cela.

(*Ici Finot entre avec Colette, et après quelques signes donnés à Lorville, il s'affuble de la draperie du mannequin*).

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, FINOT, COLETTE. (*).

LORVILLE *à l'oncle.*

MON oncle, voici Madame et Mademoiselle Brelingot qui viennent vous rendre visite.

L' ONCLE *se lève.*

Ah ! ah ! Mesdames, je vous demande mille pardons, si je ne me suis pas présenté chez vous une seconde fois ; mais mon incommodité... Permettez. (*Il embrasse Finot et lui prend la main*). Quelle peau douce et fine !.. Toujours le teint frais... L'œil vif, sans doute... Hélas ! Ce n'est plus le temps où j'avois le bonheur d'admirer vos charmes.

FINOT *d'une voix de femme.*

Toujours galant... Toujours aimable... Votre santé, au reste...

(*) Il est possible que *Finot* remplisse à-la-fois, dans cette Scène, le rôle de Madame *Brelingot* et celui de *Colette*, à l'exemple du Cit. *Ribié*, qui s'en est acquitté avec un talent qui ne laisse rien à desirer.

L'ONCLE.

L' O N C L E.

Oh! le corps va bien ; je danserois encore comme le jour de vos noces. Vous souvient-il de la petite chansonnette que je fis à table ? Hem ?.. La jarretière que je vous dérobois... Ah! ah! vous étiez alors dans le brillant de votre jeunesse... Des traits... Une taille à mettre là-dedans.

F I N O T.

Il est vrai que, sans me vanter, j'étois un morceau friand pour un gourmet.

L' O N C L E.

Vous en avez gardé de bons restes ; mais il est temps que Mademoiselle ait son tour.

L O R V I L L E *à l'oncle*, *bas.*

Elle est affreuse, mon oncle.

L' O N C L E *bas*, *à Lorville.*

J'ajoute dix mille francs (*Haut*). Madame, voici le neveu dont je vous ai entretenu dans mes lettres ; je pense que ce mariage ne souffrira pas de difficultés : n'est-ce pas, mademoiselle ?

C O L E T T E *bégayant.*

Oh! non certainement.

L' O N C L E.

Vous sentez-vous du goût pour lui ?

C O L E T T E.

Je... m'en... sens... pour tout... le monde.

L' O N C L E.

Sa naïveté me plaît à merveille. Embrassez-moi mon enfant. (*Finot reçoit le baiser. A Finot*). Elle s'explique un peu difficilement.

F I N O T.

Tant mieux ; elle en parlera moins.

L' O N C L E.

A cela près, elle est charmante.

FINOT.

Je vous en réponds. Il est vrai qu'elle est borgne ; mais, sans la dernière maladie qui lui a fait tomber les cheveux et les dents, elle n'auroit que son rumathisme au bras, et le médecin assure que quelques années de mariage la guériront radicalement.

COLETTE *a Finot.*

Maman, vous oubliez mon bobo à la jambe.

L'ONCLE.

Quel est ce bobo ?

FINOT.

Moins que rien.

L'ONCLE *étonné.*

Pas de dents... pas de cheveux... Un rumathisme au bras... C'est pis qu'un hôpital. (*A Finot*). Vous ne m'avez pas parlé de tout ceci.

FINOT.

Ce sont des petits avantages dont il étoit inutile de vous entretenir, parce que, voyez-vous, pas de cheveux, conséquemment pas de coëffeur, un œil de moins, c'est autant d'épargné sur ses lunettes quand elle s'en servira ; ce sont des bagatelles, à la vérité ; mais en menage tout se compte.

L'ONCLE *a part.*

Sur ma foi, elle est folle.

JULIANO *a l'oncle.*

Ne vous l'ai-je pas dit ?

FINOT.

La fortune, voilà à quoi il faut songer ; Votre neveu, dit-on, n'est pas riche ?

L'ONCLE.

Environ vingt mille livres de patrimoine ; mais j'ai promis d'y suppléer, et j'ajoute dix mille livres.

FINOT.

Dix mille livres ; fi donc ! Vous vous moquez.

L'ONCLE.

Comment ?

FINOT.

Fi donc ! vous dis-je ! Ce n'est pas avec trente mille livres qu'on achète l'honneur de s'allier à la famille des Brelingot.

L'ONCLE.

J'estime votre famille et votre état ; mais j'espère qu'un officier de cavalerie...

FINOT *riant.*

Officier de cavalerie !.. Ah ! ah !.. vous voulez dire Trompette.

L'ONCLE *avec colère.*

Trompette vous-même, entendez-vous Madame Brelingot ; et mes blessures ?.. Un œil... Savez-vous où je l'ai perdu ?

FINOT.

Aux Porcherons.

L'ONCLE.

Aux Porcherons !... Aux Porcherons ; apprenez que c'est un coup...

FINOT *vivement.*

De bâton.

L'ONCLE *avec colère.*

De bâton !.. Je n'y tiens plus.

JULIANO.

C'est un accès de folie.

L'ONCLE *se contenant avec peine.*

Allez ; vous êtes une vieille folle. Ce n'est pas à mes dépens que vous remonterez votre boutique.

FINOT *en ricanant.*

Boutique autrefois, à-présent magasin.

L'ONCLE.

Bien mal fourni.

FINOT *en ricanant.*

Si nous tenions de vos marchandises.

L'ONCLE.

C'est mettre à trop haut prix la fille d'un marchand de poivre.

FINOT.

Elle trouvera toujours mieux que le neveu d'un quinze-vingt. Adieu, Monsieur le Trompette. (*Finot et Colette sortent. Le premier dépose la draperie dont il s'étoit enveloppé*).

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* COLETTE.

L'ONCLE.

SI celle-ci n'est pas folle, je ne sais où il faut en chercher. Mais brisons là-dessus. (*A Lorville*). Je te sais gré de ton obéissance. Tu m'avois parlé d'une autre inclination ; si la personne est honnête et sage....

LORVILLE, *vivement.*

Oh! si vous la voyiez!...

L'ONCLE.

Je paye tes dettes ; et au lieu de dix-mille livres, j'y joins le double pour récompenser ta docilité. Voyons ton choix, est-il raisonnable ?

LORVILLE.

L'éloge d'un amant doit paroître intéressé. Voici Juliano.

JULIANO,

Je vous ai dit ce que j'en pensois. Il est tel que la raison l'eût conseillé, si l'amour ne l'avoit pas fait d'avance. C'est la nièce de M. St-Far, ci-devant banquier.

L'ONCLE, *vivement.*

M. St-Far! C'étoit mon compagnon d'armes. Oh! oh! nous voici en pays de connoissance. Je te félicite de ta conquête.

LORVILLE.

Il n'est pas tems encore.... son aveu manque à ma félicité.

L'ONCLE.

Je l'obtiendrai, mon ami, je l'obtiendrai. Nous avons fait la guerre ensemble; et quand on a battu les ennemis de l'état, on a quelque droit à l'estime des belles... Comme nous allons en abattre! Vîte, conduisez-moi à sa demeure.

LORVILLE.

Les voici, justement.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, Madame ST.-FAR, BALOZI, ROSALIE.

LORVILLE *veut présenter son oncle a Madame St-Far.*

PERMETTEZ que je vous présente....

L'ONCLE, *l'interrompant.*

Laissez-moi parler. (*croyant s'adresser a M. St.-Far*). Vous avez sans doute de la peine à me remettre. Cependant s'il vous en souvient de vos campagnes dans les Pays-Bas, vous n'avez pas oublié la journée du 20 Mai. Jusques-là l'ennemi ne nous avoit vu qu'en face; mais à cette époque notre camp fut forcé, et l'armée mise en

fuite : un dragon qui vous poursuivoit dans la retraite, alloit vous percer : j'accours à bride abattue...

LORVILLE *l'interrompant.*

Vous vous trompez, mon oncle...

L'ONCLE *vivement et avec humeur.*

Voudrois-tu aussi me faire passer pour un trompette ? (*A Madame St.-Far*). J'aurois voulu, dans cette occasion, vous couvrir de mon corps ; mais j'arrivai trop tard, et le coup de sabre...

LORVILLE.

Ce M. St.-Far est mort, vous dis-je.

L'ONCLE *vivement et avec humeur.*

Point du tout. (*A Madame St.-Far*) Votre blessure heureusement n'étoit pas mortelle, et je fus assez heureux...

LORVILLE *avec impatience.*

Encore une fois, mon oncle, vous vous trompez ; M. St.-Far est mort, dans son lit, et c'est à la veuve que vous parlez.

L'ONCLE *interdit.*

M. St.-Far est mort... Et c'est à sa veuve que j'ai l'honneur de parler !

Madame ST.-FAR.

Oui, Monsieur, et je ne me souviens pas d'avoir jamais fait la guerre à coups de sabre.

L'ONCLE *un peu honteux.*

Pardon, Madame, puisque M. St.-Far est mort, ce n'est plus qu'en considération de l'amitié qui nous unissoit, que j'ose vous demander, pour mon neveu, la main de Mademoiselle Rosalie...

Madame St.-Far.

Son choix sera le mien ; elle est assez sage pour en disposer elle-même.

L'Oncle *à Rosalie.*

C'est donc à vous, Mademoiselle, à prononcer.

Balozi *à Rosalie.*

Il s'agit de faire un heureux ; rendez la fête complette.

Lorville *à ses pieds.*

Vous ne dites mot ? . . .

Rosalie *le relevant.*

Vous m'avez proposé ma tante pour modèle, je ne puis donc mieux faire que de suivre son exemple.

Lorville, *après lui avoir baisé la main.*

Comment ! mon ami, Madame consent... Vous êtes...

Balozi.

Le plus fortuné des mortels : rien n'est oublié ; les contrats se dressent ; le festin se prépare ; Juliano est à nous pour la vie, et tous nos jours auront désormais pour refrein : les arts, l'amour et l'amitié.

FIN.

De l'Imprimerie a Prix-fixe, rue des Coutures-St-Gervais, près l'Egoût de la Vieille rue du Temple, n°. 446.

Chez le Citoyen FAGES,
au coin de la rue Xaintonge, n° 25,
boulevard de Temple,

On trouve du même Auteur,

Les MYSTERES D'UDOLPHES, *ou* LE TESTAMENT, Drame nouveau, en cinq actes, en prose, représenté au Théâtre *Louvois* et à celui d'*Emulation;*

Et généralement un assortiment de Pièces de Théâtre anciennes et modernes, à un prix modéré.